

Lecture de la leçon XI du séminaire de Jacques LACAN

L'insu que sait de l'une bévée, s'aile à mourre

Pierre AREL

Cette onzième leçon, très courte, commence abruptement par deux notions mathématiques, l'indécidable et le dénombrable, dont le rapport qu'elles entretiennent entre elles et avec le reste du texte n'est pas facile d'accès. Il s'avère pourtant que ces notions, interdépendantes, nous apportent des précisions importantes sur les relations dont il est question tout au long de ce séminaire entre le Réel et la vérité, entre le symptôme et l'inconscient, ou encore entre S_1 et S_2 .

Pour le dire vite, l'homme pâtit de devoir participer à un monde d'échanges, d'échanges de valeurs à propos desquelles il suppose que l'autre en sait plus que lui. Ce faisant, il refoule un savoir plus important qu'il ne croit sur la validité de ce monde. Il sait en particulier que ce monde qui tient sur le discours le moins vrai qui soit, le discours du Maître, qui est le discours le plus impossible, il sait donc que « ce discours est menteur et c'est précisément en cela qu'il atteint le Réel »¹. Il sait que tout ce qui se dit est une escroquerie. Alors, qu'est-ce qui fait que l'homme ait à souffrir de la débilité qui accompagne le renoncement à s'appuyer sur ce savoir qui pourrait pourtant l'instruire sur ce qui ne va pas ? De fait, en restant toujours aussi crédule aux mensonges auxquels il participe allègrement, il rend son rapport au Réel un peu plus douloureux encore. Comme le dit Lacan dans la dernière leçon, « la névrose ça tient aux relations sociales »². Eh bien, ce que la psychanalyse nous apprend, c'est que ce savoir de l'une bévée, de l'inconscient, c'est qu'« on parle tout seul, on parle tout seul, parce qu'on ne dit jamais qu'une seule et même chose qui en somme dérange », et il ajoute à la fin de la leçon 4, « l'âme à tiers... nous aboyons après cette chose, ce que veut dire $S(\mathcal{A})$, c'est ce que ça veut, c'est que ça ne répond pas »³.

Arrêtons-nous là sur cette définition nouvelle de l'inconscient, à savoir que l'on parle tout seul, ce qui me paraît une formulation nouvelle, même venant de Lacan, qui peut nous déplacer tant dans notre rapport au symptôme névrotique qu'à la cure analytique elle-même. De même, en ce qui concerne les diagnostics qui sont faits sur la pathologie du lien social, qui n'est pas moins préoccupante aujourd'hui que par le passé, diagnostics auxquels se joignent les psychanalystes prompts à proposer leur boîte à outils conceptuels, Lacan a douché, à l'époque de ce séminaire, l'enthousiasme de ceux qui s'étaient lancés dans cette entreprise, en disant que la psychanalyse est elle-même une escroquerie. Ce qui peut nous choquer aujourd'hui encore, mais peut nous avertir que la psychanalyse est autant

¹ Jacques LACAN : *L'insu que sait de l'une bévée, s'aile à mourre*, leçon du 11.01.1977, p.49 de l'édition de l'ALI

² Ibid, p. 131

³ Ibid, pp. 52&54

menacée par sa participation aux escroqueries anciennes, telle que la religion, et modernes, comme l'économisme et le scientisme, que par le refoulement que ces escroqueries n'imposent pas moins qu'avant à l'émission de ce savoir inconscient.

Dans cette leçon XI, où il est à nouveau question de la solitude du Un dans son prétendu dialogue avec l'Autre, Lacan termine en posant cette question : « Comment se fait-il pourtant que ça s'énonce ? »⁴ Ça, c'est la création symbolique issue du savoir inconscient, dont le destin est que ça ne parvienne pas à son destinataire. C'est-à-dire que l'inconscient, « du fait que S indice 1 ne représente pas le sujet auprès de S indice 2, à savoir l'Autre », fait que « l'Un dialogue tout seul »⁵. Ce qui rejoint la question de notre séminaire d'hiver sur l'amour que nous aurions à porter aujourd'hui à notre inconscient, puisque nous savons que plus nous le réprimons à coup d'escroqueries diverses et variées, et plus il s'exprime fort, et moins il est entendu par celui qui en est le principal intéressé, à savoir celui qui l'émet.

Alors repartons du début de la leçon. Lacan parle de l'indécidable avant de poser la question : « y a-t-il des Uns qui sont indénombrables ? »⁶ Sans entrer dans les détails, il est utile de savoir que c'est en tentant de démontrer l'hypothèse du continu, à savoir qu'il existerait une valeur entre la puissance du dénombrable, \aleph_0 , et la puissance du continu, \aleph_1 , que Gödel en est venu à dire que cette hypothèse était indécidable. D'autres auteurs depuis sont arrivés à d'autres conclusions, mais retenons pour l'instant qu'est dit dénombrable un ensemble E quand il existe une bijection entre cet ensemble et l'ensemble des entiers naturels, N, s'il est infini, ou une partie de N s'il est fini.

Cette définition nous apporte quelques précisions sur ce que Lacan a amené dans la leçon II, à savoir qu'il n'y a qu'une série d'autres, tous les mêmes en tant qu'unités. Ces unités, ce sont des signifiants semblables à d'autres signifiants en tant qu'ils peuvent être émis. C'est en quoi le signifiant signifie le tout, il est le signe du tout. Et il ouvre la possibilité de l'échange. « Le tout n'est qu'une notion de valeur... c'est ce qui vaut en son genre un autre de la même espèce d'unité. »⁷ Voilà pour le dénombrable que Lacan associe à la valeur. Alors sa question sur un Un qui serait indénombrable nous renvoie certes à ce débat toujours en cours chez les mathématiciens, mais aussi à ses propres questions. Il a terminé la leçon X en parlant d'une économie qui se fonde sur la valeur, comme dans la leçon II, mais il ajoute que notre visée serait d'instituer une pratique sans valeur.⁸ Ce qui concerne ce qu'il a pu dire de la bévue qui vient s'immiscer entre les unités des signifiants. Si entre deux unités discrètes peuvent venir de *lalangue*, de *lalangue* tout attachée, de *lalangue* continue, une bévue, une bévue possible qui cesse, de s'écrire, est-ce que cette bévue va pouvoir accéder à la finitude et donc à la connaissance ? Est-ce qu'il

⁴ Ibid., p.125

⁵ Ibid., p.123-124

⁶ Ibid., p.121

⁷ Ibid., p.19

⁸ Ibid., p. 120

va y avoir une bijection entre ce signifiant qui surgit de la bévue et celui qui le précédait ? Lacan va apporter une réponse précise à la fin de cette leçon XI.

Mais avant cela il revient sur le Réel comme impossible, impossible non à penser, ni à dire, mais à écrire. Ce qui nous approche, comme parlêtres, au plus près du Réel, c'est le symptôme. « Le mental, est ce que j'écris du nom de sinthome, c'est-à-dire signe... Le signe est à rechercher comme congruence du signe et du Réel. »⁹ Le signe, nous avons le souvenir que Lacan l'a défini comme ce qui représente quelque chose pour quelqu'un, ce qui nous fait une bijection du symbolique sur le Réel. C'est lui qui nous leurre, qui nous fait dire : je sais que c'est ça. C'est sur le signe que se fonde le commandement du savoir, impératif qui laisse le locuteur en deçà de la division subjective. Dans « La troisième », Lacan insiste beaucoup pour dire que « la langue n'est pas à dire vivante parce qu'elle est en usage. C'est bien plutôt la mort du signe qu'elle véhicule »¹⁰. Voilà, nous situons le sinthome dans cette mort du signe, que nous retrouvons dans cette bijection du dénombrable. Quand on reproduit du même, du même qui est un mensonge, on s'ennuie à mort. À vouloir retrouver ce que l'on connaît déjà, on se complait dans le sens et le mensonge.

Le Réel lui exclut le sens ; exclut-il le mensonge ? « À la vérité il n'y a dans tout cela que paradoxes »¹¹. Le paradoxe c'est l'indécidable, non-représentable ni dessinable.

Après quoi Lacan aborde le savoir tel qu'il est positionné dans le transfert, positif comme négatif. « Le transfert positif, c'est ce que j'ai essayé de définir sous le nom de sujet supposé savoir... Ce qui est supposé savoir c'est l'analyste. C'est une attribution... Il y a un sujet, quelque chose qui est dessous qui est supposé savoir. Il n'y a qu'une seule chose, c'est qu'il est impossible de donner l'attribut du savoir à quiconque. Celui qui sait, c'est dans l'analyse, l'analysant ».¹²

Ce passage est d'une extrême importance. Il situe l'originalité de la psychanalyse qui, même si elle est une escroquerie, est une escroquerie qui vise à être temporaire, jusqu'à ce qu'un sujet puisse se servir de son savoir. Ce n'est pas le cas de nombre d'escroqueries, qu'elles soient religieuses (c'est lui le très haut, et ses représentants sur terre, qui savent), ou encore scientifiques, ou économiques. C'est là un point qui est repérable dès les entretiens préliminaires d'une cure. Nous avons la surprise, la bonne surprise de constater que des gens qui viennent plus ou moins par hasard chez nous, et chez nous médecins en particulier, sans avoir aucune connaissance de la psychanalyse, acceptent avec entrain de prendre sur eux et de déployer leur savoir. Il nous reste comme le dit Lacan, à suivre ce qui qu'ils ont à dire, à déplier de ce qu'ils savent. Mais *a contrario*, nous recevons aussi des gens qui sont très attachés à cette supposition d'un savoir dans l'autre, et qui réclament avec parfois beaucoup de vigueur un diagnostic, un traitement, un conseil, une direction pour leur existence. Il n'est pas toujours possible d'obtenir qu'ils s'intéressent à leur propre savoir.

⁹ Ibid., p.122

¹⁰ Lacan Jacques, « La troisième », in séminaire *Les non dupes errent*, p. 268, édition hors-commerce de l'ALI.

¹¹ Ibid., p.122

¹² Ibid., p.123

Cet Autre qui accompagne ce développement du savoir de l'analysant, c'est l'Autre marqué d'une barre, c'est \mathcal{A} , et il n'est rien que cette duplicité. Dans la leçon 10, il était question de l'impératif du savoir qui subjective celui qui écoute avant de subjectiver celui qui parle¹³. Nous y voilà de nouveau.

Ce qui permet d'entendre mieux ce « Y a d'un, mais il n'y a rien d'autre ». « L'un dialogue tout seul puisqu'il reçoit son propre message sous une forme inversée. C'est lui qui sait, et non pas le supposé savoir ».¹⁴

J'ajoute à ce « y a d'un mais il n'y a rien d'autre », qu'il n'y a pas de Un dans l'Autre. Ce qui peut être une façon de répondre à la question du Un indénombrable : il n'y a pas de Un dans l'Autre. Cet Un dans l'Autre dont Charles Melman nous a dit, dans son séminaire sur les paranoïas, qu'il est paranoïagène et xénocide, nous pousse à vouloir rester dans le même, c'est-à-dire dans le dénombrable, dans le tout de la valeur.

C'est bien ce qu'évoque Lacan dans le passage suivant : « Il n'y a pas de tous », pas d'universel. « C'est en quoi les femmes sont plus hommes que l'homme. Elles ne sont pas toutes. Ces tous donc n'ont aucun trait commun. Ils ont pourtant celui-ci... le trait que j'ai dit unaire. Ils se confortent de l'Un et de rien d'autre »¹⁵. Y a d'un de se conforter de l'Un sans qu'il y ait le moindre trait commun, c'est-à-dire le moindre signe. Mais comme les quêtes identitaires nous le rappellent cruellement, si on peut aller se chercher un petit signe commun chez l'autre, et s'aimer juste pour cela, ce serait bête de s'en priver, n'est-ce pas ? Et comme le dit Lacan, « y a d'un, mais ça veut dire qu'il y a du sentiment »¹⁶. Il y a de l'amour donc, amour du signe, du signe qui nous affine au père mort notamment, et il y a le corollaire de l'amour, la haine, qui frappe ceux qui ne relèvent pas de ce signe, ce signe qui véhicule la mort. Voilà qui nous mène au bout du titre de ce séminaire : s'aile à mourre.

Ajoutons que c'est dans la haine que nous avons l'illusion la plus forte d'un rapport biunivoque à la chose, à l'être.

Maintenant, pour aller au bout de cette leçon, revenons sur la bévue, qui est un achoppement, un trébuchement, un glissement mot à mot, permis par la conscience. L'inconscient est responsable de toutes ces bévues qui nous font rêver, au nom de quoi ? De l'objet a qui divise le sujet qui est barré, plus barré encore que l'Autre.

C'est la bévue qui, dans l'énonciation à l'adresse de l'Autre supposé, survient, qui divise le sujet. S'il n'y a pas d'autisme à deux, c'est qu'il faut que ça s'énonce, et ce n'est qu'en s'énonçant que la bévue dégage l'objet a .

Cette énonciation qui surgit de la psychanalyse fait vrai. « C'est un coup de sens, c'est un sens blanc. Il y a toute la distance que j'ai désignée du S indice 2 (S_2) à ce qu'il produit »¹⁷ (S_1).

Sur ce Lacan revient sur ce qu'il avait taxé d'erreur grossière (dans l'écriture du discours psychanalytique, à la fin de la leçon VIII), et son auditoire, à qui il donne

¹³ Ibid., p.113

¹⁴ Ibid., p.123

¹⁵ Ibid., p.123

¹⁶ Ibid., p.123

¹⁷ Ibid., p.124

raison, de lapsus, c'est-à-dire de bévue, d'effet de l'inconscient. D'où cette question : « Qu'est-ce que ce sujet divisé a pour effet (dans le discours psychanalytique) si le S_1 ...se trouve dans notre tétraèdre... il y a toujours une des liaisons qui est rompue, à savoir que le S indice 1 ne représente pas le sujet auprès du S indice 2, à savoir l'Autre. Le S indice 1 et le S indice 2, c'est très précisément ce que je désigne par le A divisé dont je fais lui-même un signifiant, $S(A)$. » Entendons que $S(A)$ est cet écart irréductible, cette non-représentation par S_1 du sujet pour S_2 . Ce qui fait que « l'inconscient il est en fin de compte impossible de le saisir. »¹⁸

Si dans la leçon II, où il disait qu'il était un hystérique presque parfait qui « à force d'avoir un inconscient l'unifie avec mon conscient »¹⁹, cela laissait supposer que l'on peut saisir cet inconscient, ici l'inconscient reste irréprésentable, et il se limite à une attribution, une déduction. Mais quoi qu'il en soit, ça ne parvient pas à son destinataire.

Les conséquences d'une telle situation de l'inconscient sont innombrables. Sur notre lien social, cette supposition d'un savoir dans l'Autre nous reste une étape obligatoire, mais le fait d'y croire simplement peut nous éviter d'en remettre du côté du sentiment, de l'amour des escroqueries qui nous mènent par le bout du nez, de notre amour du Un qui inmanquablement mène à la haine qui est le sentiment dans lequel nous sommes le plus assurés, à tort, de tenir un être, c'est-à-dire de croire à une relation bijective avec le Réel. La moure, telle qu'écrite dans le titre de ce séminaire, c'est l'impératif absolu, c'est-à-dire la plus belle escroquerie.

Si la psychanalyse est une pratique sans valeur, elle ne peut pas être considérée comme un progrès, mais elle peut quand même nous soulager de notre amour de l'Un, de notre amour de la valeur, qui vire franchement à la haine quand il est mis en échec, ne serait-ce que pour des raisons structurales.

Ce qui nous est toujours difficile à faire tenir ensemble, c'est que nous avons affaire à la puissance du dénombrable et à la puissance du continu, et qu'entre les deux ça ne colle pas, comme entre S_1 et S_2 dans le discours Analytique. C'est sûrement ce qui rend le discours Analytique aussi antipathique à certains.

Exemple actuel : « Houellebecq économiste » de Bernard Maris. Bernard Maris relève très bien les critiques que Houellebecq fait de l'économisme, de la quantification du bonheur, etc., de cette tentative de rationalisation du lien social en poussant le recours au dénombrable, mais c'est pour dire que ce qui manque, c'est l'amour qui pourrait redonner du sens à tout cela. À suivre !

¹⁸ Ibid., p.125

¹⁹ Ibid., p.23